

A Bonifacio, De Renava explore le sens de la fête

La biennale d'art contemporain accueille plusieurs expositions ancrées dans le contexte de la Corse

ART

BONIFACIO (CORSE-DU-SUD)

Un homme de dos, dans une semi-obscure, entonne *Dio vi salvi Regina* (« que dieu vous garde reine » en corse), une prière adressée à la Vierge Marie devenue un chant de ralliement lors de l'insurrection de l'île contre la république de Gênes, en 1735, et un hymne libertaire de la Corse. Cette étrange vidéo, réalisée en 1999-2000, lors d'une résidence sur l'île par l'artiste Adel Abdessemed, est l'entrée en matière inattendue de la troisième édition de la biennale internationale d'art contemporain De Renava, à Bonifacio (Corse-du-Sud), « Nimu Dormi » (« personne ne dort »), qui aborde le thème de la fête.

La singularité est devenue la signature de cette jeune biennale, portée par le trio de trentenaires Prisca Meslier, Dominique Marcellès et Basile Issit, amis d'enfance aux parcours complémentaires, qui élabore depuis 2022 des expositions aux contours aussi philosophiques que méditerranéens dans l'antique citadelle, un lieu patrimonial et touristique à la pointe sud de la Corse, jusque-là très éloigné des dynamiques de la création contemporaine.

Virées fiévreuses

« La fête est une thématique qui a beaucoup été traitée dans l'art contemporain, mais on a pris conscience que les moments de fête qui nous lient à notre territoire sont des moments de rencontre et d'échange qui peuvent aussi croiser des revendications politiques », confie Prisca Meslier, la commissaire de l'exposition. On a donc ouvert le concept de fête à l'idée de veille collective, pour voir un peu ce qui se joue dans ces rassemblements festifs qui ne sont pas seulement liés à la danse, mais sont aussi une mise en mouvement du corps social.

Plasticistes, mais aussi musiciens, musiciens et performeurs sont de la partie, et de nombreuses œuvres sélectionnées traitent de la fête de façon détournée, comme une expérience spontanée de liberté, un moment de joie cathartique ou une forme anticipée de révolte.



« Manikongo », de Puma Camillé, à la biennale De Renava, à Bonifacio (Corse-du-Sud), en mai. DE RENAVA

L'Agora, ancienne boîte de nuit de Bonifacio à l'angle de la falaise, fermée en 1993 et restée depuis comme suspendue dans le temps, avec son bar en miroir et sa cabine de DJ futuriste, fait office de prélude dionysiaque à l'exposition. De chimères en bacchanales, on y plonge notamment dans la captation vidéo d'une performance de Vanessa Beecroft de 2003, qui rejoue une scène de banquet au féminin : s'y côtoient trois groupes de femmes distinctes en âge et en statut social, amenées à respecter un ensemble contraignant de règles. Un spectacle ambigu et hypnotique sur la discipline sociale, les normes de genre et de représentation, mais aussi sur le voyeurisme.

La fête se fait rite initiatique avec Tony Regazzoni dans l'antique cisterna (réserve d'eau potable) : sur une piste de danse, les visiteurs

sont invités à enfourcher une mobylette et à porter un casque qui diffuse des récits fictifs de virées fiévreuses vers des discothèques du nord de l'Italie dans les années 1970-1980, reflétant la puissance sociale de ces temples de liesse.

L'entrée du Palazzo, l'ancienne mairie, voit exploser la rage insurrectionnelle des concerts sauvages du collectif féministe russe Pussy Riot contre le régime autoritaire de Vladimir Poutine en 2011-2012, avant leur incarcération. Dont leur *Prière punk*, performée au cœur de la cathédrale du Christ-Sauveur de Moscou, pour implorer la Vierge de chasser Poutine.

Sur le site de l'Impulvium, terrasse surplombant la falaise, une scène de concert fait résonner *Corsica : Umana è Ribella* (1983), l'un des premiers sons électro en langue corse, une curiosité née de la rencontre entre un artiste et

militant politique du Front de libération nationale corse (FLNC), Ghjuvan Petru Graziani, et le poète Rinatu Coti. Cette synthèse entre des bits électro-jazz et des paroles évoquant temps archaïques et luttes modernes vient esquiver la forme de temporalité qui s'expérimente dans la fête : le temps arrêté au profit d'un état ritualisé qui n'est plus mesuré, mais ressenti collectivement.

Danse et graffiti

A travers la caserne Montlaur, la dernière étape de l'exposition aborde la fête comme un intermède où chacun peut se réinventer et imaginer de nouvelles réalités, entre transgression, espoir et communion. On y croise la Brésilienne Puma Camillé, qui hybride capoeira et voguing, soit deux disciplines d'affirmation de soi et de résistance, issues

A la caserne Montlaur, la Brésilienne Puma Camillé hybride capoeira et voguing, deux disciplines d'affirmation de soi

pour l'une de l'esclavage au Brésil, pour l'autre de la communauté queer noire et latina de New York. Mais aussi Mode 2, l'un des pionniers du graffiti européen, célèbre pour composer (en musique) au pastel rehaussé de peinture acrylique des scènes de dance floor aux enchevêtre-

ments de corps rythmés et sensuels.

Abondamment nourrie de philosophie politique et de sociologie de la fête, de l'Antiquité à nos jours, la biennale s'essouffle un peu dans le final par quelques redites, beaucoup d'œuvres conceptuelles, et aussi par manque de pièces plus spectaculaires capables de marquer un public pas forcément initié, qu'il soit local ou estival.

A l'autre bout de l'île, à Corte (Haute-Corse), Fabien Danesi, le directeur du fonds régional d'art contemporain Corsica, commissaire de l'exposition « Atlantropa n'aura pas lieu », mêle aussi ancrage territorial et ouverture sur l'ailleurs. « Atlantropa » est le nom du projet fou d'un architecte allemand dans les années 1920, qui voulait faire baisser le niveau de la Méditerranée pour créer de nouvelles terres, produire de l'électricité et modifier les relations entre l'Europe et l'Afrique. Il sert de point de départ pour évoquer les liens fragiles entre les êtres, les paysages et les forces qui les traversent, avec les œuvres d'une trentaine d'artistes internationaux.

Deux extensions de l'exposition en créent des ressacs contemplatifs. Les tinterments de bols en porcelaine flottants dans les deux bassins de *Clinamen*, installation de Céleste Boursier-Mougenot, résonnent à la Cisterna de Corte.

Toujours en Haute-Corse, l'installation « La Mer Monde » remonte les vagues déchaînées du cap Corse, vertigineux motif surplombant sur lequel l'artiste insulaire Ange Leccia n'a cessé de revenir depuis son adolescence, quasiment jusqu'à sa pointe, à Morsiglia. Elles sont ici projetées en grand face à une mer de globes terrestres au sein de l'église désaffectée de l'ancien couvent. Dans un silence presque religieux.

EMMANUELLE JARDONNET

« Nimu Dormi », biennale De Renava, à Bonifacio (Corse-du-Sud), jusqu'au 5 novembre. « Atlantropa n'aura pas lieu », au FRAC Corsica, à Corte (Haute-Corse), jusqu'au 17 octobre. « La Mer Monde. Ange Leccia », au couvent de l'Annunziata de Morsiglia (Haute-Corse), jusqu'au 20 septembre.

« Dix pour cent, le film », joyeuses retrouvailles

Ecrit par Fanny Herrero et Lison Daniel, le long-métrage sur Netflix rassemble l'essentiel des personnages de la série pour célébrer le sens du collectif et la magie du cinéma

VOD

Cinq ans ont passé, et c'est comme si on les avait quittés hier. Et pourtant, que reste-t-il de ASK, l'agence artistique dont *Dix pour cent* a chroniqué les déboires et névroses pendant quatre saisons ? « Plus rien ! », prévient Hervé, l'assistant d'agent devenu comédien, dans un prologue face caméra, en forme de retrouvailles avec le public.

Eparpillés à l'écran comme dans la vie, la plupart des membres de la bande, de Camille Cottin (Andréa) à Laure Calamy (Noémie), en passant par Nicolas Maury (Hervé), ont parcouru depuis un joli chemin. Ils ont tout de même trouvé le temps de faire agenda commun pour un dernier tour de piste dans un long-métrage, mais très proche de l'esprit de la série.

Ecrit par Fanny Herrero et l'humoriste Lison Daniel, et réalisé par Emilie Noblet, dont on connaît les capacités à faire swinguer le droit européen (Parlement, 2020-2025) ou l'apprentissage du latin (Bis repetita, 2024), *Dix pour*

cent, le film a pour point de départ un tournage qui se présente mal : comme ce fut souvent le cas dans la série. En l'occurrence, celui du premier long-métrage d'Andréa, passée de la représentation d'acteurs à la réalisation. Petit budget, grandes ambitions, Andréa se heurte néanmoins au réel : son agent principal, Laurent Lafitte, a pris du poids et, surtout, il est à cheval sur deux films.

Sauver les meubles

Rien de très inhabituel pour elle, sauf que les tuiles s'accumulent et menacent la faisabilité de son tournage, alors qu'elle bataille contre son ex-compagne pour la garde de sa fille et aurait bien besoin d'une petite victoire personnelle. Croyant pouvoir faire ce qu'elle veut de Noémie, devenue productrice à succès d'un feuilleton de type *Plus belle la vie*, Andréa l'embauche.

Elle lui impose son scénario sans concession, ses ambitions formelles puisées chez la photographe Nan Goldin et le choix d'un Vincent Macaigne un peu

borderline pour remplacer le personnage de Laurent Lafitte.

Le film se resserre peu à peu sur ces deux femmes en quête de crédibilité et de réussite, perpétuellement au bord de la crise de nerfs : un état que Camille Cottin et Laure Calamy maîtrisent jusqu'au bout des doigts. S'il n'édulcore pas la violence des rapports de pouvoir entre Andréa et Noémie, entre financiers et artistes, voire entre stars et figurants, le long-métrage valorise aussi les ressources du collectif, en intégrant les autres membres de la bande : Camille (Fanny Sidney) et Hervé, entre autres, ont quelques scènes bien vues. Quand le sort s'acharne jusqu'à mettre en péril le tournage, c'est toute l'ex-agence ASK qui se retrouve pour sauver les meubles : même Liliane Rovere, 93 ans, plus vaillante que feu Jean Gabin, le jack russell terrier.

Au-delà de la comédie, efficace, et de la partition d'acteurs comme à la maison, le beau geste de *Dix pour cent, le film* reste sa défense joyeuse et sans fatalisme d'une industrie qui ne tient pour-

tant qu'à un fil mais ne mourra pas sans panache. Une industrie permettant encore quelques fantaisies, comme cette scène avec George Clooney, plus intéressé par ce qu'Andréa pense de son huile d'olive que par le rôle qu'elle lui propose. Ou ce rôle de productrice très « L'Oréal » confié à Eva Longoria, qui trouve le scénario d'Andréa trop glauque et lui conseille de resituer l'intrigue dans Paris : « Tu vois ? La magie de Paris. C'est romantique, c'est intrigant... C'est ce que les gens veulent. Et si tu as besoin de bons scénaristes, appelle-moi. » La pique est élégante de la part de Fanny Herrero, dont la série *Drôle* fut sèchement annulée par la plateforme après une seule saison. ■

AUDREY FOURNIER

« Dix pour cent, le film », réalisé par Emilie Noblet. Avec Camille Cottin, Thibault de Montalembert, Gregory Montel, Liliane Rovere, Fanny Sidney (Pr., 2026, 120 min). A la demande sur Netflix.

UN HORS-SÉRIE | Le Monde

GÉOPOLITIQUE DES ÉMOTIONS

COMMENT LA PEUR, LA COLÈRE ET L'ESPOIR AGITENT LE MONDE

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX
ET SUR [LEMONDE.FR/BOUTIQUE](https://www.lemonde.fr/boutique) - 132 PAGES - 12,90 €